Katharina NIEMEYER, *De la chute du mur de Berlin
au 11 Septembre 2001. Le journal télévisé, les mémoires
collectives et l'écriture de l'histoire*

Lausanne, Antipode, coll. Médias et histoire, 2011, 342 pages

Gérald Arboit

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8819>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8819

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 301-302

ISBN : 978-2-8143-0182-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gérald Arboit, « Katharina NIEMEYER, *De la chute du mur de Berlin au 11 Septembre 2001. Le journal télévisé, les mémoires collectives et l'écriture de l'histoire* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8819> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8819>

Katharina NIEMEYER, *De la chute du mur de Berlin au 11 Septembre 2001. Le journal télévisé, les mémoires collectives et l'écriture de l'histoire.*

Lausanne, Antipode, coll. Médias et histoire, 2011, 342 p.

L'ouvrage est l'adaptation d'une thèse en sciences de l'information et de la communication (sic) soutenue à l'université de Genève en 2009 et dirigée par Jean-François Tétu (université Lumière Lyon 2) qui en signe la préface (pp. 7-11). Maître de conférence à l'Institut français de presse, Katharina Niemeyer se définit comme une analyste et une penseuse des médias et de l'événement et c'est ainsi qu'elle entend revisiter la mémoire, l'histoire et les productions télévisuelles d'actualité. Dans l'essai, se fondant sur une approche philologique, l'auteure cherche à valider l'idée que la télévision est un acteur spécifique de l'histoire autant qu'un constructeur de différentes mémoires collectives. Elle fonde son approche sur un corpus d'auteurs francophones (Jean Baudrillard, Guy Lochard, Arnaud Mercier, Jean-Louis Missika, Jean-Claude Soulages...) et anglo-saxons (Janet Wasco, Chris Barker...) et allemands (Michael Beuthner, Lorenz Engell, Niklas Luhman...), venant en complément des quelques 700 pages de retranscriptions de journaux télévisés français (TF1, Antenne 2/France 2), allemand (ARD) et américains (ABC, CBS) couvrant la période 1989-2001 par le prisme de la chute du mur de Berlin et du 11 septembre 2001. Katharina Niemeyer se fait même novatrice en sic lorsqu'elle convoque des historiens (Pierre Nora, Paul Ricœur, Paul Veyne...) pour « une réflexion sur l'histoire, le récit médiatique et historique, car leur jeu avec la mémoire se présente comme une particularité intéressante sur l'écran télévisuel » (p. 70). Cette « approche incluant la philosophie de l'histoire dans les sciences des médias » (p. 316) est peut-être la moins réussie tant l'auteure, appliquée à rechercher des divergences entre ces deux disciplines universitaires, néglige de s'interroger sur la conscience historique des journalistes, c'est-à-dire sur leur formation et leurs conditions de travail, et sur la différence qui existe entre mémoire et histoire. Ce faisant, elle emprunte la même voie que Gilles Freissinier, qui avait consacré son mémoire de maîtrise à *La chute du mur de Berlin à la télévision française. De l'événement à l'histoire (1961-2002)* (Paris, Éd. L'Harmattan, 2005) – pour une critique de cet ouvrage, voir Gérard Arboit (« Gilles Freissinier; *La chute du Mur de Berlin à la télévision française. De l'événement à l'histoire, 1961-2002* », *Questions de communication*, 12, 2007, pp. 404-406). Aussi apporte-t-elle la conceptualisation qui manquait à cet ouvrage. Elle cherche à imposer que

les mémoires collectives construites par les journaux télévisés participent de « la mutation historique du temps de la mémoire », opposant Paul Ricœur (travail de mémoire : *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éd. Le Seuil, 2000) à Pierre Nora (lieu de mémoire : « Entre mémoire et histoire », pp. 25-43, in : Pierre Nora, dir., *Les lieux de mémoire, I, La République*, Paris, Gallimard, 1997) (p. 127). Après cette entrée en matière cherchant à aller « de l'information à l'histoire » (pp. 27-88), Katharina Niemeyer entre dans le cœur de son sujet avec une seconde partie consacrée à « La chute du mur de Berlin. Du direct à la commémoration » (pp. 91-213), avant de s'interroger sur « Les métamorphoses médiatiques et politiques » qui ont conduit au 11 septembre 2001 (pp. 217-311).

L'auteure se livre donc à un travail sur la « monstration événementielle » (p. 93), plutôt qu'à une interrogation sur le présentisme des médias, et non ce qu'elle nomme « le présent, qui existe difficilement en soi » (p. 93). En découle une lecture du travail des médias audiovisuels selon les règles classiques de l'analyse de discours. Ainsi établit-elle les trois dimensions discursives de la médiatisation de la chute du mur : factuelle/descriptive, émotionnelle de proximité et historique/explicative (pp. 110, 126). Elle note les quatre fonctions iconiques de l'événement : émotionnelle, factuelle/descriptive, d'authentification du passé par l'usage du direct et d'imitation de l'archive dans le traitement de l'actualité (p. 211). En passant, l'auteure révèle les biais de ce postulat du journalisme télévisuel faisant que « la répétition des images symboliques en boucle, s'est immédiatement ancrée, voire encadrée, dans les mémoires collectives » (p. 213). Dans cette expérience du temps présent historique qui caractérise la société contemporaine depuis son entrée dans le ^{xxi} siècle, elle voit un « espace médiatique de l'information [devenant] momentanément un espace cathartique collectif de projection et un lieu d'empathie » (p. 126). Évoquant une forme d'historicité de l'événement, elle note la tendance des médias à précéder le travail des historiens. Elle oppose la chute du mur de Berlin – « devenue un événement historique par la suite » – aux attentats du 11 septembre 2001 pour lesquels « la distance temporelle n'a pas pu s'installer » (p. 213).

Dans sa dernière partie (pp. 217-311), l'auteure se livre à une description intéressante de l'illusion technologique qui a frappé les médias audiovisuels entre 1989 et 2011. Elle passe en revue la « CNNization » des chaînes de télévision, sous l'effet de l'évolution du câble et du satellite (pp. 224-225) aussi bien que l'incorporation du changement du monde de la communication sous

sa forme visuelle (génériques et logos des journaux télévisés, pp. 225-238). Plus problématique est la lecture déterministe (pp. 239-251) qu'elle reprend d'auteurs spécialisés sur les causes politiques du 11-Septembre et qu'elle cherche à appliquer aux médias. Cette « brèche dans le mur » (p. 239) veut que « les terroristes ont utilisé la plus grande force de la télévision et l'ont retournée contre elle » (p. 251). Certes, il ne s'agit que d'une (longue) introduction au « direct qui frappe l'écran » (p. 253), à savoir l'enchaînement d'attentats contre le territoire des États-Unis le 11 septembre 2001. Mais, ces digressions laissent un arrière-goût de partie rajoutée uniquement pour des besoins éditoriaux. En effet, la mise en mémoire de cet événement par les médias reprend les mêmes concepts que ceux évoqués pour la chute du mur de Berlin, même si le recours au direct est plus « accompli » (pp. 267-268) aux États-Unis qu'en Allemagne. Tous deux recourent à des univers de référence, autrement dit à des mémoires collectives déjà formées. Toutefois, en 2001, la « matrice d'explication » semble être la science-fiction cinématographique (pp. 276, 285). Finalement, dans les deux cas, ne s'agit-il pas de la même « expérience historique du temps présent » (p. 293), les « images souvenir » (p. 289) ? D'ailleurs, l'auteure ne voit qu'une différence entre les deux événements, la médiation de l'internet (p. 275), ce qui lui permet d'utiliser les concepts de la médiologie : graphosphère (imprimerie) et vidéosphère (techniques audiovisuelles) en 1989, ces deux premiers éléments de la médiasphère auxquels s'est ajoutée l'hypersphère (réseau numérique).

Apparaît une question de forme qui renvoie la chercheuse à son appréhension de son objet de recherche. La proximité avec le 11-Septembre n'est-elle pas en rapport avec son entrée en thèse (2004), plutôt qu'avec l'état du savoir historique sur cette question ? Son développement sur la diffusion par TF1, le 16 septembre 2001, d'images empruntées au blockbuster américain *Star Wars* (Lucas, 1977), qui renvoient à la lecture du monde entre le Bien et le Mal (pp. 286-289), pour intéressante qu'elle soit, reste fragile en raison des sources utilisées (forum internet) et de l'absence de réponse de TF1. C'est pourquoi l'auteure ne veut y voir qu'un « mythe » (p. 289), même si elle en fait une matrice d'explication. Malgré tout, cette étude reste un bon exemple de l'importance de la présence et de la technique télévisuelle dans le déroulement des événements. Là réside cette « expérience historique du temps présent » : en voyant et revoyant les images, les téléspectateurs se souviennent des émotions qui y sont liées. De ce point de vue, les médias, et particulièrement les journaux télévisés, participent d'une façon très

spécifique à l'écriture de l'histoire, mettant en lumière grands événements connus et vie de tous les jours. Mais c'est en temps que témoin, au même titre qu'une source écrite ou iconographique, c'est-à-dire comme supports médiatiques, et acteur.

Gérald Arboit

CRULH, université de Lorraine, F-54000
gerald.arboit@aliceadsl.fr

Nicolas PÉLISSIER, Marc MARTI, dirs, *Le storytelling. Succès des histoires, histoire d'un succès.*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et civilisation, 2012, 203 p.

L'ouvrage est un ensemble de textes qui ont été soumis à l'évaluation par un comité scientifique à l'issue de la journée d'étude ayant eu lieu à l'université Nice Sophia Antipolis en novembre 2011 : « Du *storytelling* à la mise en récit des mondes sociaux : la révolution narrative a-t-elle eu lieu ? ». Onze contributions y sont présentées.

Après une introduction de Marc Marti et Nicolas Péliissier (pp. 11-22) présentant très brièvement l'histoire de la controverse sur le *storytelling* et regroupées dans le chapitre « *Storytelling*, retour sur un concept controversé » (pp. 23-72), les trois premières contributions s'attachent à discuter le concept même de *storytelling* en revenant sur l'ouvrage fondateur de Christian Salmon (*Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater des esprits*, Paris, Éd. La Découverte, 2007). Ouvre le bal avec « *Storytelling*, réévaluation d'un succès éditorial » (pp. 23-38), Marc Lits concède à l'ouvrage de Christian Salmon le mérite d'avoir ouvert la discussion sur le rôle social du récit et d'avoir « dénoncé » certaines de ses utilisations contemporaines en tant qu'outil de formatage » (p. 23), mais pose les limites de l'analyse présentée. Ensuite, l'auteur laisse la place à « la dimension libératrice des récits » (p. 28) dans laquelle les médiacultures ne sont plus aliénantes, mais émancipatrices des masses, au retour du journalisme narratif et pose la question de la fin du *storytelling* en politique. Enfin, Marc Lits conclut sur la nécessité de « réinventer la narratologie » (p. 35). Pour sa part, et de façon synthétique, Marc Marti (pp. 39-52) distingue quatre approches des formes du récit, « le structuralisme et la logique de l'énoncé » (p. 40), centré sur l'histoire proposée par le récit, par son organisation ; « la narratologie genettienne et l'approche énonciative » (p. 41) qui, comme son nom l'indique, a été développée par Gérard Genette (*Figures III*, Paris, Éd. Le Seuil, 1972) et qui s'intéresse aux formes du discours à travers une analyse des figures ; « le lecteur et la lecture du récit » (p. 42), où